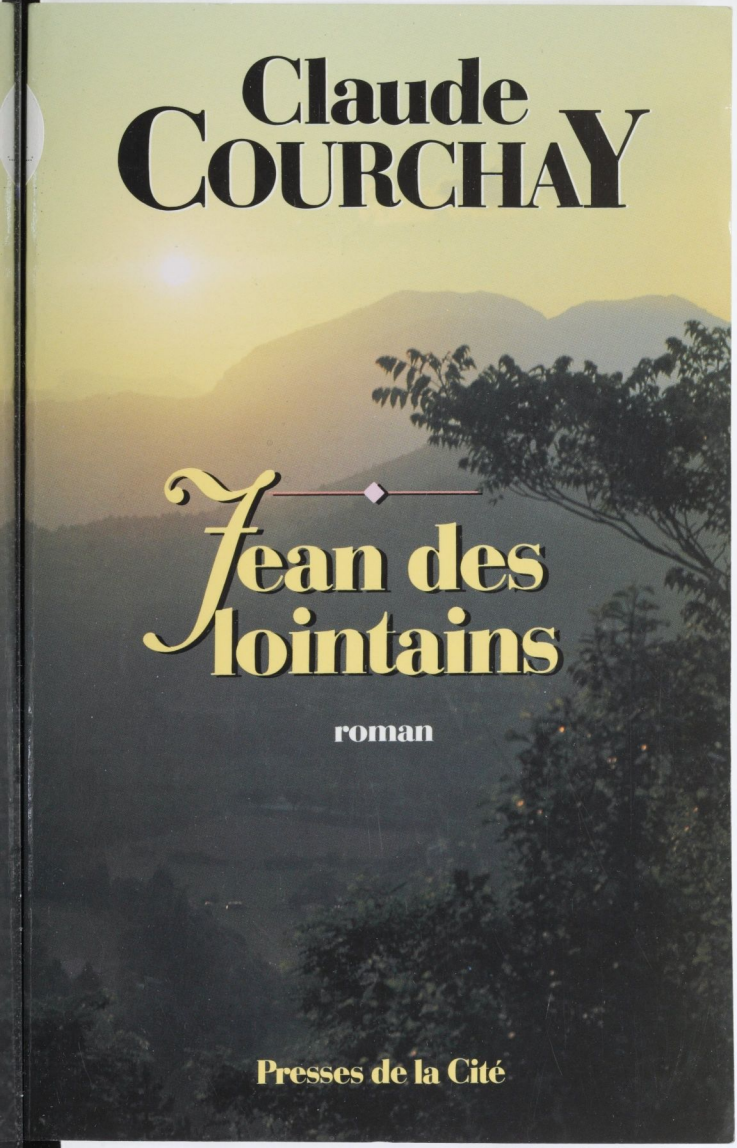
Claude COURCHAY



Jean des lointains

roman

Presses de la Cité

JEAN DES LOINTAINS

8° Y 2
107015

Claude Courchay

823

JEAN DES LOINTAINS

Roman

PRESSES DE LA CITÉ

DL-27021991-06296

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1991.
ISBN 2-258-03309-8



A Jean Contrucci, Gérald Moulédous.
A Roselyne, Michèle, Gérald junior, Elsa, Vincent.
A l'amitié.

« La mémoire du feu est quelque chose de très particulier. On se souvient que c'était grand, que cela a fait mal, ou qu'on a été courageux. Mais jamais de détails. »

Jeanine Rogalski,
Chargée de mission, C.N.R.S.

Le 20 juin 1944, à 14 h 30, un autorail quittait la petite ville de Digne, en direction de Grenoble. Il transportait trois milliards en billets usagés, destinés à la Banque de France. L'escorte ne comportait qu'une poignée d'inspecteurs en civil, et les employés du service postal. L'argent se trouvait dans des sacs servant au courrier. Il s'agissait d'ailleurs du service régulier. En cette période troublée, l'administration jugeait peu opportun d'attirer l'attention.

Dans ce convoi, peu de passagers. L'époque incitait à la prudence. Les gens évitaient de se déplacer, sauf nécessité impérieuse, par crainte d'une attaque aérienne toujours possible, ou d'un sabotage. Ils remettaient à plus tard leurs projets de voyages ou de retrouvailles. S'ils avaient su ce que contenait le fourgon accroché au dernier instant, la plupart se seraient bien gardés d'embarquer.

Pour l'heure, l'autorail longeait la route. Peu de trafic, quelques charrettes, un véhicule à gazogène chargé de planches, des vélos. Deux camions, forcément allemands, précédés d'une moto. Un voyageur remarqua :

— Ils ont l'air pressé.

Personne ne releva le propos. Dès que l'on sortait de chez soi, on ne savait plus trop qui était qui. Des histoires circulaient. On parlait de malheureux arrêtés pour propos séditieux, alors qu'ils pensaient avoir plaisanté en toute innocence.

Un groupe tapait le carton. D'autres se préparaient à saucissonner. Bref, le voyage s'annonçait banal.

A la hauteur du lieu-dit Le Pas de la Mule, un madrier obstruait la voie. L'autorail stoppa dans un grincement de freins déchirant. Déjà, une bande d'individus dévalait le talus, armés de fusils de chasse et d'armes de guerre dépareillées. Leur accoutrement n'avait rien d'uniforme. Vestes kaki, bérets, mais aussi des bleus de travail, des espadrilles, et même une paire de bandes molletières. Plusieurs portaient un brassard frappé de la croix de Lorraine.

Deux d'entre eux tinrent le conducteur en respect. D'autres se dirigèrent vers le fourgon. On entendit quelques coups de feu. L'escorte, complice, venait de décharger ses armes pour laisser croire à l'authenticité de l'attaque. Les maquisards leur rendirent la politesse. Puis ils s'emparèrent des sacs et les chargèrent sur des mulets stationnés à l'ombre, faisant également main basse sur des jerricans d'essence. Ils poussèrent la courtoisie jusqu'à dégager la voie. Un convoi arrêté en rase campagne attire l'attention.

L'engin repartit. Quant aux assaillants, ils se dirigèrent vers leur base, située à une cinquantaine de kilomètres. Une longue trotte, il leur faudrait bivouaquer en chemin. Quelques fortes têtes, qui rêvaient d'en découdre, paraissaient déçues. Mais, bah, cela faisait partie de l'entraînement. A part le chef et ses lieutenants, le reste de la formation ignorait en quoi consistait le butin. Un homme qui ne sait rien ne parle pas.

La troupe progressait régulièrement dans un chemin de terre mal entretenu qui s'enfonçait dans les collines, sous le couvert d'un bois de chênes. Cet itinéraire, plus long, offrait l'avantage de la sécurité. Il était hors de question d'emprunter la route goudronnée, par crainte d'une intervention allemande. Les hommes gardaient l'arme à la bretelle. Ils étaient sur leur territoire, ou tout comme. D'autant qu'ils avaient parcouru ce même chemin dans la matinée. Et puis les forces ennemies se contentaient de tenir les agglomérations et les grands axes.

Malgré la consigne de silence, quelques plaisanteries s'échangeaient. Un loustic lança :

— C'est encore loin, Berlin ?

Quelques rires lui firent écho.

A ce moment, la colonne abordait le col de l'Homme-Mort, un défilé entre deux parois calcaires. L'endroit était ombragé et frais. Le chef ordonna une pause, le temps de regrouper les

traînards et de griller une cigarette bien méritée. Quelques-uns en profitèrent pour s'affaler. Des gourdes circulaient. L'atmosphère était bon enfant, on venait de faire le plus gros.

Le chef comptait ses hommes. Bon, on allait pouvoir s'y remettre. Il leva le bras :

— Allons, les gars, c'est reparti !

Comme s'il avait donné un signal, des rochers en surplomb un tir nourri éclata. Les maquisards, cloués sur place, n'eurent pas le temps de réagir. Quelques-uns refluèrent vers l'entrée du défilé. Une rafale les faucha. Personne n'avait pu voir les agresseurs. Les mulets, affolés, s'étaient débandés. Ils furent abattus à leur tour. L'embuscade n'avait duré qu'une dizaine de minutes. Il est vrai que l'endroit s'y prêtait.

I

Mémé, juillet 1944

C'est vrai, nous étions de braves gens, il n'y a pas si longtemps. Des gens sans histoires... Que pouvait-il nous arriver dans nos collines ? Le service militaire pour les garçons, pour les filles, les fiançailles. A part ça... Nous n'avions pas beaucoup d'imagination, demain serait comme hier. Un peu mieux, peut-être, à cause du progrès. Et encore... Le progrès, c'est un mot, on vous en parlait à l'école. C'est le Bon Dieu d'une époque sans Dieu.

Nous, on croyait à ce qu'on voyait, les journaux, la radio. On en prenait, on en laissait... Nous étions tranquilles comme Baptiste. Et puis il y a eu les événements, en cascade. Nous n'avions rien vu venir. Savoir quand ça a commencé ? 33 ? 36 ? 38 ? Nous ne pouvions pas y croire, il fallait que ça s'arrange, c'était trop bête, ce glissement vers le désastre.

Ça ne s'est pas arrangé. On nous a parlé de mourir pour Dantzig... Dantzig, què s aco ? Dantzig et Puce, j'ai pensé, bêtement. Pas de quoi être fière.

Je connaissais, forcément. Je me souvenais de ma géographie du Brevet supérieur. Ici, je devais bien être la seule à voir un peu de quoi il s'agissait. Et puis on nous l'a seriné, Dantzig et le Corridor, ils auraient dû le fermer, arrêter cette insanité.

Espère... Ils ont ouvert toutes grandes les portes du malheur. Cette guerre...

Quand j'y pense... Cela fera bientôt cinq ans que l'on nous

rabâche qu'elle ne va pas durer. Je me souviens, en 39, nous allions régler l'affaire, et comment ! Notre armée restait la première du monde. Nous avions le droit pour nous, et l'Empire, sans parler de notre increvable ligne Maginot. Et puis les Allemands séchaient de faim, c'est une tradition chez eux. Nous pouvions ressortir les tartines de confiture de 14, ils seraient preneurs. Nous étions les plus forts, nous l'affichions sur nos murs. La victoire attendait au bistrot du coin.

Pourtant, ça a duré. Nous avons commencé par ne pas nous battre. Nous nous organisions. Tout pour l'armée ! De bonnes âmes s'occupaient du vin chaud du soldat. Il a fallu lui tricoter mitaines et passe-montagnes, au bonhomme, quand la bise fut venue. Des tripotées de marraines veillaient sur son moral et lui envoyaient de doux vœux et de solides colis. On peut dire que nous l'avons gâté, l'animal. De leur côté, les méchants Frisés avaient ratatiné l'héroïque Pologne, mais qui s'en souciait ? Qu'ils se débrouillent entre eux. Du temps, le temps passait. Toujours ça de gagné. On a les victoires qu'on peut.

Au printemps, on lui a même planté des rosiers devant sa ligne fortifiée, à notre pioupiou. La bagarre n'était pas à l'ordre du jour. Pas au nôtre, en tout cas. Nos soldats se préparaient une retraite heureuse... Les Allemands se sont décidés, sinon nous y serions encore. En fait de retraite, nous avons battu quelques records.

Je n'en revenais pas. En 14, j'avais vingt-cinq ans. Une guerre, je savais ce que c'était. Nos garçons alors n'avaient pas de ligne bétonnée ni de rosiers. Ils devaient tenir avec leurs pauvres carcasses. Ils ont tenu. On ne marchandait pas. Le prix, ils l'ont payé. Allez donc voir notre monument aux morts, toutes nos familles y sont... Ces gamins, je les ai connus, ils avaient mon âge. Nous avions joué ensemble. L'un d'eux était mon fiancé, je l'ai attendu longtemps.

Ecoute, la sonnette... Essuie-toi donc les yeux, bêtasse. C'est qui ? La Fourrier. Elle a lu dans le journal qu'on allait honorer le ticket de matières grasses de juin.

— Je veux bien te l'honorer, ton ticket. Tu as le choix, pois cassés ou bananes sèches.

— Et l'huile ?

— Nous l'espérons, ma belle.

— Pourtant, c'est dans le journal.

— Alors, va le trouver, ton canard, et ne me casse plus les pieds.

— Comment tu deviens, Mémé ! Tu pourrais être plus aimable ! Si c'est comme ça, je préfère de m'en aller.

— Bon vent.

Elle est partie en rouscaillant. Ce n'est pas le mauvais cheval, cette Fourrier. Elle s'appelle Roustan, en vrai, mais son arrière-grand-père servait comme fourrier dans l'armée de Bourbaki, le nom leur est resté. Elle garde de cet ancêtre un petit tonnelet de bois cerclé de fer, ça leur servait de gourde. Et un grand foulard imprimé qui raconte la conquête de l'Algérie.

J'aurais pu lui proposer un portrait du Vieux Monsieur. Ce n'est pas très gras non plus. Il m'en reste un lot, les amateurs ne sont plus légion. Le Vieux Monsieur, il est bien dépassé, le pauvre.

Voilà, j'ai mis les informations, Radio-Paris. En Normandie, les Allemands tiennent toujours. Si ça se passe comme en Italie, on a le temps de voir venir. Autant que ça en finisse, parce qu'au train où les Américains bombardent... Le 27 mai, à Marseille, ils ont fait un carnage. Ils visaient la gare, ils ont arrosé la ville, huit cents morts. Le neveu de Victor, notre chauffeur de car, s'y trouvait. Il est requis à la Défense Passive, il raconte que c'était terrifiant.

Quand on parle du loup... Mon Victor a débarqué, toujours plaisant, avec son grand sourire.

— Alors, bel astre, et ton bus, tu le reprends quand ?

— C'est pas demain la veille. Je préfère le laisser sur cales, il est bien où il est.

— Tu as peur qu'ils le prennent pour un tank ?

— Qu'ils me le prennent tout court, oui... D'un bord comme de l'autre, ils arrosent tout ce qui bouge. Vivement la Libération.

— Tu es si pressé ? Tu espères quoi ?

— Les Américaines.

— Les cigarettes ?

Je le comprenais. Dans ce qu'ils appellent tabac, en ce moment, tu trouves de ces bûchettes, mon ami, pour un peu tu allumerais ton feu avec. Victor s'est mis à rire :

— Je te parle des moukères d'Amérique, elles doivent être

extra. Il paraît qu'ils ont tout plus grand que chez nous, là-bas. J'aimerais voir de plus près.

— Sauve-toi, satyre.

— Doucement, Mémé. Entre nous, il te resterait pas un ou deux paquets de cigarettes ? Allez, fais un effort.

— Il me reste un paquet de tabac, et encore, il est tout sec.

— Ça fait rien, je m'en contenterai. J'en connais, ils en sont à fumer de la sauge. Il paraît que ça t'envoie en l'air, va falloir que j'essaie.

— Tu n'as pas besoin de fleurs pour ça, monstre.

Il a ri. Il est parti. Je l'aime bien, cela vous remonte, rien que de le voir. Mais quel cavaleur... Il ne pense qu'à ça. Quand il faisait la ligne de Digne, il parlait même de peindre une belle inscription, sur son capot : « Au bonheur des dames ».

La guerre venue, on l'a mobilisé. Il s'est débrouillé pour ne pas se faire ramasser, comme les autres moutons.

J'ai repris la radio. Ecouter Londres ? Avec la friture, c'est pénible. Aussi, leur ton me fatigue. Tant qu'ils parlent du reste du monde, je veux bien. S'il s'agit de la France, je ne suis plus. Ce n'est pas celle où je vis en ce moment. Leur France, je ne la reconnais pas. Ils montrent trop de haine, ce n'est pas bien.

Moi aussi, j'aimerais que tout finisse, pas pour les mêmes raisons que Victor. Ça n'a plus de sens. Prenez notre village. Nous nous tenons à l'écart, nous nous sommes toujours débrouillés, peu que peu. La terre est basse, mais nous ne sommes pas gourmands. Nous n'avons jamais rien demandé, ni fait de tort à personne.

J'aurais dû être institutrice, le rêve de mon pauvre père. J'ai passé le concours. Je suis même restée quatre ans à l'Ecole normale. J'attendais d'en sortir.

Arrive ma première rentrée. Je me suis retrouvée devant ma classe, des gamines, proprettes, avec une brochette d'inspecteurs dans le fond de la salle. Ces petites me regardaient comme si elles voulaient me boire. Et moi, il allait falloir que je leur parle pendant quarante ans, jour après jour, que ça me plaise ou pas. Je n'avais rien à leur dire.

Je leur ai souri. Je suis partie. J'ai laissé crier papa. Peu de temps après, j'ai pris la suite de la vieille Adeline, à l'épicerie, je ne l'ai jamais regretté.

Je tiens aussi le Tabac et le Téléphone. Tout ce qui se passe ici passe par moi. On me sert tout, tout chaud. Je fais même Café... Entendons-nous : j'ai une cafetière en permanence, sur le feu, il m'arrive de servir une tasse. Quand on discute, c'est mieux, pas vrai ?

J'aime bien les gens, ils me tiennent lieu de famille. Papa est mort jeune. Mes deux frères sont restés à Verdun. J'ai bien une nièce, elle est montée à Paris, dans les années vingt. Depuis, inconnue au bataillon. Je me rattrape avec ceux d'ici.

Les gens me prennent pour une veuve. Je l'ai été avant de me marier. Un peu plus tôt, un peu plus tard, où est la différence ? Je me sens veuve de toute éternité.

Je parais plutôt lourde, à me voir. Ça vient de la façon dont je me fagote. Ne vous y fiez pas, quand je veux, je suis vive, vous avez intérêt à vous retirer de devant.

Et là, ce que je souhaite, c'est que les choses se remettent en place. Ça ressemble à quoi, la vie que nous menons ? Prenez mon commerce. Les légumes, personne n'en voit plus la couleur, les paysans préfèrent de les troquer directement avec ceux des villes. L'épicerie, parlons-en, il n'y a plus rien. Si, du sucre de raisin... Le café ? Leur mélange national, c'est quelque chose. On y trouve des glands, de la chicorée et d'autres denrées indéfinissables. Le vin est rationné, il arrive quand ça lui chante. Le téléphone reste coupé la moitié du temps.

A part ça, les gens se débrouillent. Ils ont leurs poules, leurs lapins, un cochon. La plupart s'appellent Adolphe... Je parle des cochons. Entre ça et le lait de leurs cabres, faï tira, ils sont les rois, et...

Ça sonne. J'étais en train de rêvasser dans l'arrière-boutique.

— J'arrive !

C'était Zouzou, dépeignée, attifée comme l'as de pique. Elle est brave, seulement elle ne voit pas plus loin que son fond de culotte. Elle traîne déjà trois gosses de trente-six pères différents, elle fait des ménages à Digne. Je me demande comment elle s'en sort.

— Mémé, il ne te resterait pas un peu de sucre ?
— De la saccharine, si tu veux.
— J'aime pas.
— Tu n'es pas la seule.
— Dis, tu as entendu parler de l'attaque ?

Des attaques, il s'en trouve toujours. C'est la seule matière non contingentée. J'ai demandé :

— Laquelle ?
— Celle de l'autorail. Il paraît qu'ils ont raflé trois milliards... Tu imagines ? C'est dans le journal. Trois milliards...

Elle en salivait. J'ai remarqué :

— Ça pourrait te faire quelques permanentes...
— On dit que c'est le maquis de Vaugardes, mais qu'ils ont été attaqués.
— Par les Allemands ?
— On sait pas. Un berger a entendu la bataille. Ça chauffait, il paraît. Quand il est arrivé, les gendarmes avaient bouclé le secteur... Tu n'as vraiment pas de sucre ?
— Tu me fatigues... Je ne peux pas le fabriquer.

J'ai été lui en prendre un demi-kilo, de ma réserve personnelle. Total, je vais me trouver le bec dans l'eau dans pas longtemps.

Elle est partie toute contente. Pauvre Zouzou... Des bruits courent. Son petit dernier aurait pour père un Allemand. Elle est tellement futée qu'elle a dû s'imaginer que c'était le facteur, avec une nouvelle tenue.

Cette attaque, le journal ne s'étendait guère. Les gens, si. On en a pas mal parlé, les jours suivants. Le maquis de Vaugardes aurait monté le coup. Eux, ce sont des bons, bien organisés. Ils paient ce qu'ils réquisitionnent. Enfin, façon de parler, ils délivrent des reçus. Ils restent dans les bois, entre la vallée du Vançon et celle des Duyes. Pour les débusquer, il faudrait une armée, avec des peignes.

Ils auraient pris l'argent ; ils n'en auraient pas vu la couleur, parce qu'à partir de là, tout se complique. D'après certains, un autre maquis leur serait tombé sur le poil, une de ces bandes de galavars qui rapinent droit devant. Comme ils avaient de l'essence, en plus de leurs billets, tout aurait brûlé.

D'après d'autres, ce serait la Milice. Ou les Allemands... Je ne pense pas. Si les Chleuhs avaient récupéré le trésor,

pourquoi le taire ? Pour le mettre à gauche ? Allons donc, ils ramassent ce qu'ils veulent, directement à la caisse... Nous sommes en train d'assister à la naissance d'une belle légende. Le Trésor des Templiers, quasiment.

Trois milliards, ça laisse rêveur. Ici, personne ne saurait que faire d'une telle avalanche. La plupart ignorent combien cela représente de zéros. Et toi ? Les zéros, oui. Sinon, je ne suis pas preneuse. Autant d'argent, autant d'ennuis.

Ce que je souhaite, je le répète, c'est que la page soit tournée ; fissa. Les Allemands ont perdu, depuis Stalingrad. Qu'ils se battent comme des acharnés ne changera rien. Leurs armes secrètes, le rayon de la mort et tout le saint frusquin ? C'est un peu tard. Ils sont au bout. Ils devraient rentrer gentiment chez eux en s'excusant pour le dérangement. Tu crois ?

A dire le vrai, ce qui me tire souci, c'est ce qui va nous tomber sur le poil après leur départ. Le Vieux Monsieur, tout le monde était bien content de le trouver, en 40. Ils avaient tous une mentalité d'anciens combattants, et pas seulement ceux de 14. Pour un peu, ils se seraient collé des moustaches blanches. Faute de mieux, ils se sont mis des francisques. Les gens le révéraient, ils le vénéraient. C'était gentil de ne pas nous laisser tomber, à son âge. Nous venions d'être lessivés comme jamais, ratiboisés. Nous étions battus avant d'avoir combattu. Il n'y avait plus rien, la panique, la débandade... Plus d'armée, plus de chefs, plus d'ordre. La France du Nord fuyait sur les routes du Sud, sous les bombes. Il ne restait que le Vieux Monsieur, avec son beau képi, et le souvenir du courage passé.

De la gloire ? Il en avait à revendre. Il pouvait la mettre sous son bras et partir avec, faire du cinéma en Amérique. Londres était déjà occupée par la Grande Saucisse, mais personne ou presque n'en savait rien.

Et puis le terrain a glissé. Les Allemands se sont montrés trop gourmands. Ils venaient de prendre l'Europe. Ils se sont attaqués à l'Asie, à l'Afrique... Qu'ils attaquent la lune, mais qu'ils nous oublient ; on n'en demandait pas davantage.

Cette idée de ramasser nos jeunes pour les envoyer chez eux fabriquer leurs lance-pierres, c'était une erreur. Nos petits ont filé dans les collines. L'air d'Allemagne sentait un peu trop le phosphore...

Par force, nous nous sommes retrouvés dans cette guerre qui n'était plus la nôtre. Rien n'est clair. Le pouvoir, c'est quoi, c'est qui ? Celui du Vieux Monsieur part en quenouille. Les Allemands sont toujours là. Les maquis bricolent dans les franges. Sans compter la mort qui tombe du ciel, les bombes des Américains.

Le pouvoir, c'est de pouvoir tuer. Heureusement que nous perchons un peu plus loin que le bout du monde. Et encore... Si une de nos bandes chatouillait un peu trop les Frisés, ils auraient tôt fait de nous balayer. Ils n'ont pas envie de plaisanter, en ce moment.

Le vrai, c'est que l'on ne nous aura jamais autant menti, de tous les bords. Sauf le Vieux Monsieur, je crois, mais lui s'est trompé dès le départ. Il croyait cette guerre finie. C'est un soldat, pas un acrobate... La guerre a repris comme un feu mal éteint, elle va lui roussir ses blanches moustaches. Et je reste là à me ronger, entre deux boîtes de saccharine et trois paquets de figues sèches... Tu aurais peut-être dû faire l'institutrice, les gosses sont moins décevants.

Je ne le pouvais pas. Je me sentais comme un morceau de rillettes entre le pain et le couteau. Les gosses m'auraient mangée toute crue.

Je ne regrette rien. Ma vie, je l'ai surtout rêvée. J'ai beaucoup lu, tout ce qui se présentait. Puis j'ai relu. Je reprends mes livres familiers, une poignée... Ce ne sont pourtant jamais les mêmes. Vous trouvez toujours quelque chose de différent, parce que vous n'êtes plus la même non plus. Les livres changent avec vous.

Je suis restée sur le bord de la rivière. Je n'ai pas plongé. Par peur ? Non. L'eau n'est pas si profonde, chez nous. Le difficile, c'est d'accepter qu'une vie ne soit que ce qu'elle est.

Heureusement qu'il y a Anne. J'aimerais bien savoir ce qu'elle fait. Ce n'est guère le moment de promener, pour une gamine. Attends, elle t'a dit qu'elle allait... Où donc ? Je perds la tête... Je ferme deux minutes. Je vais la chercher.

Anne, juillet 1944

J'ai douze ans, je finirai par le savoir, Mémé me le répète assez. Ce n'est pas un âge, c'est une catastrophe. Je ne suis plus un bébé, pas encore une jeune fille — juste entre deux chaises. Je n'en peux plus. Je voudrais tellement que ces drôles de vacances se terminent.

Juste avant le début de la guerre, maman et papa sont repartis pour le Cambodge, ils venaient d'être nommés au lycée français de Phnom Penh. Je devais prendre le bateau trois mois plus tard pour les rejoindre, le temps de les laisser se retourner. Nous venions du Delta. Il paraît que le climat poisseux de Saigon m'avait fatiguée, maman voulait me mettre en pension à Nice. J'ai tellement protesté que papa s'est rangé de mon bord.

Ils m'ont laissée chez Mémé, une vague cousine de papa au quinzième degré, je crois. Moi, leurs histoires de famille... L'air des collines devait me faire du bien.

L'air, je ne dis pas, mais la chanson... Je me retrouve coincée dans ce village oublié alors que je ne rêvais que du Cambodge ! Ils m'ont bien menée en bateau, parlez-moi des escales...

Tout ce temps perdu... Si j'étais partie avec eux, j'aurais vu Angkor, le Siam, l'Inde, qui sait, rencontré des personnages fantastiques, au lieu de me morfondre entre quatre chèvres et quelques vieilles biques... Quand j'y pense, j'enrage, mon cœur dérape, le sang me monte à la tête, j'ai envie de pleurer,

de crier, de tuer. Je serre les dents. Je me maîtrise. Enfin, j'essaye. Je bouillonne. Je ne supporte rien. Mémé hausse les épaules en disant : « C'est l'âge... »

Je la déteste. L'âge n'a rien à voir, c'est cette situation stupide... Cinq ans qu'elle dure, j'étais presque encore un bébé quand ils m'ont abandonnée dans ces collines. Est-ce que je saurai me tenir comme une demoiselle, le jour de leur Libération ?

Mémé, dans ces coups de temps, dès qu'elle voit ma tête, me demande de quoi je me plains. J'ai tout pour être heureuse, à commencer par la santé. Mes parents sont à l'abri. Elle fait l'impossible pour m'être agréable, lanlaire...

Toujours la même chanson. Mourez d'ennui, nous nous chargerons du reste. Le temps passe, pourtant, il me semble que c'était hier que j'embrassais papa pour la dernière fois. Mes parents n'avaient pas voulu que j'aille jusqu'à Marseille, je les avais quittés sur le quai de la gare de Digne. Depuis, il me semble n'avoir rien vécu... Si, une longue journée grise.

Le vide... Je n'avais pas idée que cela puisse exister. Je me sens tellement d'énergie, d'envie de vivre. J'ai l'impression qu'une énorme masse cotonneuse me digère. J'ai beau me démener, je ne me cogne dans rien.

Pourtant, ce ne serait pas si mal, Clamens, je sais. A condition de naître sur place et de ne pas en bouger. Et d'avoir autant d'imagination qu'une endive.

Heureusement, cela va finir, tout le monde le dit. Les Allemands sont cuits. Ils doivent être les seuls à ne pas être au courant, ils continuent à s'accrocher avec les gencives. Le chic, c'est que nous n'avons plus classe. L'instituteur a disparu. Il doit être au maquis, pardi. Un jour, il va en descendre sur un grand mulet blanc, il nous mettra en rangs par deux, il nous annoncera que nous sommes libérés. Nous chanterons *le Chant des partisans,* poil aux dents, et ce sera le sujet de notre rédaction.

Mémé ne veut pas que je m'écarte du village. Elle voit du danger partout. Alors, je me contente d'en faire le tour, avec des variantes. J'observe les indigènes. A force, je les connais. Amicaux, peut-être, mais pas exubérants.

Le moins ragoûtant, c'est le père Sosthène. Il se prend pour Napoléon, sauf que sa main est glissée beaucoup trop bas. Il

traînaille dans de vieilles pantoufles mahousses. Avec sa casquette à oreillettes, il a quelque chose d'un Mickey à bout de souffle, un peu cochon quand même. Du plus loin qu'il m'aperçoit, il met le cap sur moi en trottinant. Je file, je n'ai pas envie qu'il me triture de ses mains tremblotantes, couvertes de grosses veines...

Mon préféré, c'est Yvon. Il paraît grand, tant il se tient droit. Il a des yeux verts et un sourire magique. Aline, sa femme, est gentille. Elle vit dans son ombre. Ils ont un gamin si mignon... Je suis la marraine. Il a trois ans, Jeannot du matin. Il crie, il bredouille, il n'a peur de rien. Il fonce après les chèvres, les nuages. Quand il me voit, il saute, il danse, il tend les bras, il court, ses petits pieds ne touchent plus terre.

Avant, je l'emmenais avec moi. Ces temps-ci, ce n'est plus possible. Yvon aussi a rejoint le maquis, celui de Vaugardes. Ces maquis, c'est le secret de Polichinelle. Je me demande à quoi ils servent. Ça doit être une sorte de grandes vacances pour les grands. Ils font bien d'en profiter, c'est agréable d'être des héros, tant que ça dure.

C'est bizarre, cette période, une sorte de parenthèse. Finalement, il ne se sera rien passé. Les Allemands sont sortis de leur trou, ils ont grignoté des tas de morceaux de fromage. Ils vont rentrer. On leur tirera un peu les babines pour leur apprendre, et voilà. Jusqu'à la fois prochaine. Oh, ils reviendront, Mémé le dit. C'est plus fort qu'eux, leur manie, c'est d'envahir le pauvre monde.

J'ai vu passer M. le maire. Il est bel homme, il donne une impression de solidité. Je m'amuse à le voir faire. Il a toujours un mot pour son troupeau. La plus chétive petite vieille, il s'arrête pour lui parler, il sourit à ses jérémiades. Les gens l'adorent. Comment se fait-il qu'il ne soit pas dans les collines ? Il y est, peut-être, mais ça ne se voit pas. Il m'a saluée.

— Tu as des nouvelles de tes parents, Anne ?

— Non, monsieur.

— Ne te fais pas de souci, va, il n'y en a plus pour longtemps. Les Japonais vont quitter l'Indochine.

Les Japonais ? Je pensais qu'ils se faisaient battre dans des îles... Alors, toute la famille est occupée ? Ici, ce n'est pas gênant. Les Allemands, si on veut les voir, il faut aller à Digne. Ils ne font guère d'excursions dans notre secteur.

Le plus grave, ce n'est pas ça. C'est qu'il m'est venu un bouton sur le nez, une horreur. Mémé m'a dit de ne pas y toucher, ça passerait. Avec elle, tout passe toujours. En attendant, je l'ai pressé, c'est une catastrophe, j'ai un côté du nez tout rouge, tout luisant.

J'ai déniché des boîtes de poudre dans son fourbi. Elle doit dater des Romains, elle s'est prise en bloc, j'en ai gratté avec la pointe d'un couteau, je m'en suis passé une tartine. Jésus, cette fois, j'avais l'air d'un clown, et Mémé m'a traitée de dévergondée. On ne se poudre pas si jeune, pourquoi pas du rouge, enfin, toutes les rogations... Saleté de boutons. Je sens qu'il va m'en sortir un autre au menton, ce n'est pas fini. Je comprends pourquoi les femmes arabes se voilent, cette blague... Elles peuvent bourgeonner tranquilles.

Ce qui me gêne, c'est que les gens ne voient que ça, de moi. Une fille de douze ans plutôt grande, blonde, avec des boutons... Et moi, pour moi, dans le fond, je ne sais pas. Eux, au moins, ils ont leur idée. J'ai l'impression de... Comment dire ? D'être extérieure à moi-même. Un pantin joue un rôle, et moi je suis ailleurs, quelque part, plus loin, et je regarde, et ce pantin, c'est moi aussi. C'est vraiment moi ? Peut-être que tout ça est très banal, que tout le monde est comme ça.

Je ne crois pas. Mémé se morfond dans son chagrin de vieux diplodocus. Elle n'a rien vu, elle n'est jamais sortie de sa taupinière, elle s'imagine tout savoir de toute éternité. Elle me tue.

En attendant, elle m'appelle. Allons, bon... Brave Mémé... Elle descend le cours en traînant son ombre, tout en noir, comme une mère cane en mal de canetons. Je quitte le banc où je m'étais écroulée. Je m'avance à sa rencontre.

— Que faisais-tu, petite ?

— J'attendais la Libération.

— Tu vas venir l'attendre avec moi, c'est presque l'heure de se mettre à table.

— Je n'ai pas faim.

— Tu n'as pas faim, mais tu manges comme quatre.

— C'est pour te faire plaisir.

— Ecoutez-moi ça... Je te jure, à ton âge, tu devrais être plus raisonnable, tu pourrais m'aider un peu.

Pensez-vous, elle déteste qu'on lui prête la main. Elle adore

nos chamailleries. Je me demande si c'est vraiment ça, la vie, rentrer jour après jour manger du ragoût en attendant d'aller au lit, pour la sieste ou pour la nuit.

Quand je pense à notre vie dans le Delta, à notre grande maison de bois cachée dans les bambous, aux boys en train de jacasser, accroupis sur leurs talons, aux tenues blanches, aux pales des ventilateurs qui brassaient la chaleur, j'ai du mal à y croire. C'est comme de vieilles photos jaunies dans l'album de Mémé. Et ces Japonais ? Que vont-ils faire ? Papa disait que ce sont des Prussiens, de petits hommes durs et méchants.

— Tu penses que la paix reviendra, Mémé ?

— Il faudra bien.

Comme hors-d'œuvre, elle avait préparé des betteraves en vinaigrette. Un régal pour les cochons.

— Ça changera quoi ?

— Tout... Tout sera comme avant.

— Tout quoi ?

— Il y aura du chocolat, des oranges, du beurre, du café, est-ce que je sais ? De tout, quoi...

La belle affaire...

— On pourra recommencer à voyager ?

— Evidemment. Tu me l'as déjà demandé cent fois.

— A quoi ça sert la guerre, si la paix c'est si bien ?

— Les hommes ne sont pas raisonnables.

Et le ragoût alors. Des vieilles patates à mijoter avec un morceau de lard rance... J'évite de râler, Mémé m'expliquerait à quel point nous avons de la chance de pouvoir déguster de si délectables denrées. Quand je pense aux rouleaux de printemps et aux nems que préparait notre tiba... Et son canard laqué... Son riz gluant... Leur France, j'en ai soupé.

— A quoi penses-tu, petite ?

— Tu crois qu'on sera libérées du ragoût aussi ?

Elle hoche la tête. Je lui ai fait de la peine. Elle n'a pas le choix. Les Allemands prennent tout, les maquis le reste.

— Et si on allait au maquis, Mémé ? En plus, je sais où c'est.

— Tu es folle ! Veux-tu te taire !

— Pour ce qu'on fait ici...

— Il y en a de plus malheureux que nous.

Les raisonnements de Mémé, j'en raffole. Ils ne connais-

sent pas leur bonheur, les malheureux. Le mien est en train de m'achever. Ce n'est pas la faute de Mémé, je reconnais. C'est la faute de l'autre moustachu, celui qui a la mèche sur le front.

— Que comptes-tu faire cet après-midi, petite ?

— Rien de spécial.

— Tu pourras m'aider à trier les lentilles ? J'en ai reçu un sac.

Jésus... Ça va être drôle de s'user les yeux. Enfin...

— Volontiers, Mémé.

— Tu es gentille. Mes lunettes ne sont plus très nettes.

Eh non. Ses idées, si. Elle m'habille comme si je tenais la vedette dans une représentation des Petites Niaises Modèles... Jupe bleue, chemisette blanche, socquettes itou. J'aurais mieux fait de choisir Nice, l'internat me faisait peur.

J'écoute manger Mémé. Elle mastique placidement, il lui faut du temps. Je l'aime beaucoup. Elle n'a l'air de rien, et pourtant elle est forte. Quand elle a décidé quelque chose, personne ne la fera plier. Et puis, il ne lui viendrait jamais à l'idée de tromper quelqu'un.

Elle a du chagrin à cause de son Vieux Monsieur. Moi, lui ou un autre... Il faut bien une potiche sur la cheminée. Mais pour elle, c'est comme une ancienne histoire d'amour, elle s'y est attachée, depuis le temps, elle se fait du souci. A son âge, son ancêtre aurait mieux fait de se retirer dans un coin, avec un sucrier et un saladier de fraises. C'est normal que l'autre, la Grande Saucisse, comme dit Mémé, distingue mieux la situation, il est tellement plus grand...

Voilà. J'ai trié les lentilles. J'ai nettoyé les étagères du haut, Mémé n'y arrive plus. Il y avait un matelas de poussière, et six boîtes de sardines à la tomate. Ça nous changera des betteraves.

Tout de suite, Mémé s'est demandé à qui elle pourrait en offrir. C'est tout elle...

— Tu ne peux pas les garder ?

— Il ne faut pas être égoïste, petite. Ça ne te fait pas plaisir quand on t'offre quelque chose ?

— Si. J'aimerais bien que tu nous les offres.

— Petit monstre.

Au diable... Après la Libération, nous nagerons dans des

océans de tomates, et des sardines en chocolat viendront nous lécher les orteils.

Mémé m'a donné quartier libre. Je suis allée prendre un vieux livre de poésies : Apollinaire. Ce que c'est beau... Je pensais à beaucoup de choses, à l'Indochine, aux méchants Japonais, à cette guerre infinissable. J'ai eu peur. Pourvu qu'il n'arrive rien à personne, mon Dieu ! J'ai pensé à Yvon...

J'ai couru chez Aline. C'est frais, chez eux, les murs sont tellement épais. Elle tient les volets fermés à cause des mouches. J'étais essoufflée. Elle s'est inquiétée, elle a cru que je lui apportais de mauvaises nouvelles.

— Pas du tout, je viens en chercher. Pas des mauvaises, bien sûr. Quoi de neuf ?

Tout allait bien. On ne lui donnait guère de détails. Ils se préparaient. Ils passeraient à l'action le moment venu. Cette blague... Leur moment, il se laissait désirer.

— Et petit Jean ?

Il dormait. Je suis allée le voir. Etendu sur le dos, bras rejetés en arrière, tête inclinée sur le côté, il reposait, complètement abandonné. Mon ange... Un jour, ils lui donneront un fusil à son tour. Pour libérer quoi ? J'ai déposé une bise sur son front. Je suis rentrée par le chemin des écolières.

Mémé, juillet 1944

Germaine sort de mon épicerie, comme un messager de malheur. La pauvre, je suis injuste. Peut-être, mais elle m'agace, avec son reniflement perpétuel et ses pieds plats. C'est la femme de notre brigadier de gendarmerie. Elle est plus proche des secrets des dieux que nous autres, commun des mortels. Elle venait m'apprendre la mort d'Yvon.

Ils l'ont trouvé dans les bois, des charbonniers, de ceux qui travaillent dans la forêt. Yvon était là, sur un sentier, pas très loin de leur cabane. Ils l'ont ramassé. Il avait une balle dans la tête. Ils sont allés prévenir les gendarmes.

L'enquête ? Vite faite, un mort de plus. Qui voulez-vous interroger ? Les sangliers ? Germaine pense qu'il s'agit d'un règlement de comptes entre maquis, pour des histoires d'armes. Ou alors, qu'il venait aux renseignements, après le coup du train. Il sera tombé sur une de ces fameuses balles perdues qui ne le sont guère.

Plus tard, tout sera clair. Nos héros, sortis de l'ombre, bronzés comme des dieux, auront vaincu les ténèbres, comme de bien entendu. En attendant, nous vivons en pleine panade. Qu'ils se tuent entre eux, peu m'importe. C'est une pitié que cela soit tombé sur Yvon, il n'y avait pas meilleur garçon.

Germaine m'a demandé si je pouvais prévenir Aline. Son mari aurait dû s'en charger, mais c'est le gros sensible. Je m'y suis collée.

Je l'ai trouvée avec son bébé, sur le banc, devant chez elle.

Elle lui lisait un vieil almanach Vermot. Quand elle m'a vue, elle a compris. Elle a juste dit :

— Yvon ?

J'ai fait signe que oui. Elle a fermé les yeux, serré son gosse contre elle. Il s'est mis à gigoter, il ne comprenait pas. J'ai ramassé livre et enfant. J'ai pris la suite.

Le petit riait. Je tenais le livre à l'envers. Il est passé l'Indien. C'est le secrétaire de mairie, un joyeux drille, si l'on peut dire. Il n'a pas d'âge, un vrai bloc de poisson froid. A ce qu'il paraît, sa mère était folle, son père envolé, personne ne l'a gâté, il ne s'en remettra jamais. Il nous le fera payer cent sept ans. Il s'appelle Eugène. Il était au courant. Il a balbutié des condoléances.

Aline est rentrée, elle devait avoir peur du défilé. Yvon, chacun l'adorait. J'ai gardé le gamin. J'ai bien fait de rester. Ça m'a permis d'éconduire Victor, et puis le père Clémentin. Un bougre, et un rude. Il a fait Madagascar et le Liban dans les contributions, une arme redoutable. Sa manie, c'est de répondre aux questions par d'autres questions, il ne faut rien lui demander. Ensuite, il est passé M. le maire. Lui, c'était une autre chanson.

— Vous m'excuserez, Mémé, je dois parler à Aline.

Elle a reconnu sa voix, elle est venue à sa rencontre. Je les ai laissés à leurs messes basses. J'ai envoyé promener Zoupi, notre cantonnier-fossoyeur, travailleur à temps partiel, quand le cœur lui en dit. Ivrogne à temps plein. Comment diable se débrouille-t-il pour se poivrer encore, avec notre régime sec ? Il doit collecter les tickets de vin des morts.

Il en tenait une pas banale. Aline pouvait compter sur lui, son Yvon, il le soignerait. Parfaitement. C'était délicat de sa part. Je l'ai envoyé cuver plus loin.

Nous avons eu droit à M. le curé, un très vieux bonhomme, enfoui dans une soutane sale, tachée, luisante d'usure. Il parvient encore à marmonner ses messes. Il en oublie parfois des lambeaux, ou bien il répète le même fragment de latin, comme un disque usé. Sa servante n'est guère plus fraîche, elle le laisse sortir dans des états pas pensables. Quand il a mangé la soupe aux vermicelles, vous savez, celle avec des petits chiffres, vous trouvez tous les numéros que vous voulez en regardant sa devanture. Il prise, il éternue des parcelles de

tabac au petit bonheur. Il n'a plus sa tête, il confond tout. Une fois rendu devant chez Aline, il est resté en panne. Je l'ai encouragé :

— Alors, monsieur le curé ?

— Cela va comme vous voulez, Mémé ?

— Oui, ma foi.

— C'est bien le tant mieux.

Il est reparti en hochant sa vieille tête. Il repassera. M. le maire s'est éloigné à son tour. Jeannot avait soif, je suis entrée lui donner un verre d'eau. Aline était là, sur une chaise, le visage changé. Elle n'avait plus son air craintif. Que peut-elle craindre, à présent ? Elle a dit :

— C'est cette histoire d'autorail. Ils n'avaient plus de nouvelles de leur groupe, ils ont envoyé Yvon.

— Seul ?

— Oui, il connaissait bien le coin, tu penses. Il était prudent.

Des larmes luisaient sur son visage immobile.

— Tu peux emmener le petit un moment, Mémé ? Je passerai le prendre.

— Bien sûr.

Par chance, il n'avait pas vu sa mère pleurer. J'ai trouvé Anne sur la place, sur son banc habituel, en train de lire. Elle est venue vers nous en courant, elle adore ce gosse. Je n'ai pas eu le cœur de lui annoncer la nouvelle, je les ai laissés jouer aux voitures. Elle trace une piste dans la poussière, avec un bâton, et ils poussent des pièces de monnaie en suivant des règles compliquées. Ce sont des pièces en nickel, d'avant-guerre, avec un trou au milieu. Celles de maintenant sont trop légères. Enfin, peu importe, l'essentiel, c'est que ce soit petit Jean qui gagne.

J'ai rejoint ma boutique le cœur gros. Yvon. Il fallait que cela tombe sur lui, sur le meilleur. Bon, puis ? La mort, c'est comme la pluie, elle ne choisit pas. Dommage qu'il soit parti juste maintenant. C'était un homme de bon sens, droit et courageux. Quand arrivera leur Libération, des hommes comme lui, nous n'en aurons pas de reste. Les girouettes vont grincer, les rats sortiront au grand jour. Je crains le courage des lâches quand il a dû se contenir si longtemps.

Après tout, qui sait, il ne faut pas s'affoler. Ils boiront un

coup, un bon, ce sera comme le 14 juillet, une espèce de première communion imbibée. Tout le monde sera content. Nous verrons...

J'avais le cœur gros. Quand mon fiancé est mort, je n'en ai rien su. On a prévenu ses parents bien après. Il avait disparu, quelque part dans la boue, vers le Mort-Homme. Il pouvait être prisonnier. Il n'est jamais revenu. Il m'est arrivé de rêver de lui, pendant des années. J'entendais quelqu'un marcher, sur la route. Les pas s'approchaient de la maison. Ils s'arrêtaient, mon cœur s'affolait. Je me réveillais en criant. Et puis rien... Ils l'ont mis avec les autres, sur l'obélisque. Un de plus, un de moins... Son nom s'efface, ce nom que je n'ai jamais porté.

Les autres sont rentrés, les gazés, les manchots, les laissés-pour-compte... J'étais une belle petite, j'aurais même pu trouver un homme au complet, si j'avais voulu, je n'avais qu'à laisser tomber le mouchoir. Je ne voulais pas. Pour qu'on me le prenne, une autre fois ? A quoi bon ?

Il restait de la place, sur leur monument. Ils ont rajouté quelques noms en 40, trois quatre, pas plus. Ceux qui n'ont pas dû courir assez vite.

Tu ne devrais pas penser des choses pareilles. Je vais me gêner ! Et je vais te dire, nos soldats ont bien fait de se sauver. On ne tue pas deux générations, l'une après l'autre, en vingt ans, ce n'est pas possible. Ou alors, votre France il lui restera encore des frontières, mais plus de Français... Eh bien, on mettra des lièvres, puisque les lapins ne tiennent plus la distance.

Je me suis assise sur mon tabouret, dans la coquille vide de mon commerce. J'ai pensé à Yvon, à cette façon de se tenir qu'il avait, à cette sorte d'élégance naturelle. J'ai regretté de ne pas l'avoir davantage fréquenté. Comment voulais-tu, lui dans ses champs et toi dans ta boutique ? Je sais bien. C'est tellement invraisemblable qu'il parte le premier... Tu crois ? Nous traversons une époque cannibale, elle mange ses enfants.

J'ai posé la main dans la bassine, dans les pois cassés. Je n'avais plus le cœur à rien. Je me sentais accablée. Il y a des moments où Dieu, s'il existe, on aimerait bien de lui régler son compte.

Ça sonne... C'est vrai, je suis à disposition. Qui c'est, cet artiste ? Rémi, notre facteur. Sans son képi, je ne le reconnaissais pas. Il s'est mis en civil. Avec son front fuyant et ses cheveux plaqués à la gomina, il a une tête de rongeur de tango. Il m'a dit bonjour, de son air timide.

— Que puis-je pour toi, mon garçon ?

— Voilà, c'est pour vous dire que je m'en vais.

— Tu quittes les postes ?

— Peut-être pas. Si jamais on me cherche, vous direz...

Il hésite. Son képi lui manque, il dérange sa belle ordonnance gominée.

— Je dirai quoi ?

— Vous ne direz rien. Il vaut mieux que je parte, je voulais avertir quelqu'un.

— Tu as prévenu tes chefs ?

— Non, c'est pour ça.

— Tu as un remplaçant ?

— Ils en trouveront bien un autre.

— Tu vas au maquis ?

Il a eu l'air choqué :

— Surtout pas.

— Si je comprends bien, tu pars ?

— C'est ça même.

— Alors bonsoir, mon petit. Dieu te garde.

Il s'est éloigné, penché en avant. Je n'ai pas compris le message. C'est quoi, cet olibrius ? Il prévient qu'il part sans prévenir, et apparemment sans savoir pourquoi. Il a peut-être entendu des voix. Si jamais tu apprends qu'Orléans est libéré avant le reste...

J'ai eu quelques clientes. Elles ont dévalisé mes pois cassés, bien contentes. On peut toujours en faire de la soupe, ou des cataplasmes. Zouzou aurait préféré des lentilles, pour les préparer en vinaigrette. Seulement, la vinaigrette sans huile... Elle réclamait encore du sucre, je l'ai envoyée bouler.

— Tu t'imagines que je le fabrique ?

— Non, quand même, tu te débrouilles mal.

— Ah bon ? Explique voir.

Elle était là, cette grande folle, à moitié dépoitraillée, avec son petit morveux qui tripotait les poids de ma balance.

— Tu le sais aussi bien que moi. Si tu veux, tu trouves de tout.

Tiens donc... Je ne connais que ça. De tout, mais à quel prix ! Moi, mes petites grand-mères, leurs quatre sous ne leur permettent pas de s'abonner au marché noir. Dans les villes, cocagne, je ne dis pas. Mais chez nous, les miracles, on ne compte pas dessus.

— Ecoute, Zouzou, puisque tu es si dégourdie, ouvre donc une épicerie de luxe, je te donne ma bénédiction. Et demande à ton gosse de me rendre le poids qu'il vient de mettre dans sa poche, il pourra encore me servir.

Elle est partie, pas contente. Elle, question de se débrouiller, elle s'y entend. A voir sa taille de guêpe, on peut deviner qu'un nouveau bâtard va rejoindre les rangs de l'escadrille. Pauvres gosses... Bientôt, ils seront libres. Libres d'avoir une jeunesse de parias, avec cette irresponsable.

Anne est revenue. Le petit Jean semblait un santon sorti du moule.

— Tu l'as vaporisé avec de la poussière ou quoi ?

— Si tu crois qu'il a besoin de quelqu'un pour se mettre propre !

Nous l'avons brossé, aspergé, récuré. Anne lui a donné un vieux puzzle, une carte de France avec tous les départements bien indiqués, les préfectures, tout. Ille-et-Vilaine, chef-lieu Rennes... Jeannot adore ce jouet. Il peine pour ajuster les pièces, il s'obstine. J'en ai profité pour prendre Anne à l'écart.

— Je voulais te dire, pour Yvon...

Son visage s'est éclairé :

— Il va rentrer ?

— Non, il a eu un accident.

Elle m'a regardée, de son regard clair.

— Tu peux me dire.

— Il est mort. Aline est au courant, mais pas le petit. Je ne sais pas si elle compte le lui apprendre tout de suite.

La gamine a eu l'air fatigué, d'un coup. Ses épaules ont fléchi. Elle a dit :

— Il vaut mieux pas.

— Tu crois ?

— Il a pris l'habitude d'attendre son père. Il peut continuer.

Elle a raison. La mort, ça signifie quoi, à trois ans ? Anne a raccompagné Jeannot. J'ai préparé une soupe de pois cassés, fait griller quelques croûtons. Le pain est affreux, en ce moment. On dirait de la colle de poissons. Quand même, cette petite, je m'attendais à ce qu'elle réagisse davantage, pour Yvon. Je la croyais plus sensible. Parce que ce soir, quand elle pleurera dans son lit, tu penses qu'elle va t'appeler ?

J'ai entendu les sonnailles d'un troupeau de biquettes qui rentraient. Elles, on ne les a pas réquisitionnées. J'ai allumé la lampe. Un gros hanneton est venu se coller contre les carreaux. Quand nous étions gosses, nous leur attachions un fil à la patte... La vie nous en a mis d'autres.

J'ai le bourdon, ce soir, j'aimerais penser à quelque chose de gai. J'ai pris le poste. En Normandie, la boucherie continue. Sur le front de l'Est, les forces européennes avaient repoussé une forte attaque avec de lourdes pertes. Pour les Russes, bien sûr... Ils disent ça tous les jours. N'empêche qu'à force de les repousser, ils sont en Pologne.

La Fourrier m'avait procuré des œufs, en échange d'une boîte de sardines. Anne est rentrée.

Je lui ai fait une belle omelette, pour une fois. J'ai pensé à ses parents, à leur vie, là-bas. Je me demande si c'est pire qu'ici.

D'un coup, elle m'a dit :

— Demain je vais au maquis.

— Ça te reprend ? Et pourquoi ?

— Pour voir.

— Tu t'imagines qu'ils veulent des gamines ?

— Je ne veux pas me battre, je veux juste voir.

— Tu n'iras pas. C'est dangereux et je suis responsable de toi, tu le sais parfaitement.

— Et si j'y vais quand même ?

— Tu ne feras pas ça.

— Même si tu m'accompagnes ?

J'ai ri. Quelle folle...

— Le camping, ce n'est plus de mon âge, ma petite.

Elle est venue m'embrasser.

— Ne t'inquiète pas, grosse bête, c'était pour te faire marcher. Seulement, je trouve que c'est injuste. Pour une fois qu'il y a quelque chose à regarder...

— Tu en verras d'autres.

Comme dessert, elle a voulu ces fameuses sardines, il en restait une boîte.

— Ça va te faire mal au cœur, ce n'est pas raisonnable.

— J'espère bien.

C'est vrai qu'on a faim, à son âge. J'ai grignoté des prunes sèches. Avant, on en préparait, dans notre vallée, on en faisait le commerce, je m'en souviens... Bientôt, ce sera le temps des cerises.

Mémé, août 1944

Et moi qui disais qu'on ne les voyait jamais... Ce matin, j'étais dans mon commerce, en train de faire la chasse aux mouches avec une tapette. Cette année, c'est une vraie plaie d'Egypte, pour un peu elles vous mangeraient vivant. Bon... J'entends un bruit de moteurs. Nous n'en avons plus guère l'habitude, ce n'est pas bon signe. Je suis allée sur le devant de ma porte. Un convoi. En tête, une traction-avant. Trois camions verts suivaient. Des Allemands. Ils ont pilé devant la fontaine, les soldats ont sauté en voltige. L'officier est sorti de sa voiture, il a mis sa casquette, il est allé droit sur la mairie.

Le maire est venu à sa rencontre. L'officier parlait français. Les soldats s'étaient égaillés tout au long de notre rue. Je me suis approchée, mon tricot à la main. J'ai reconnu deux ou trois mots : « Terroristes... Réfractaires... »

L'officier tenait une liste. Le maire faisait signe qu'il n'y pouvait rien. Il souriait. Il a dit :

— Je ne peux tout de même pas les attacher. Laissez-moi votre papier. Si je les vois, je leur ferai la commission.

Il commençait à faire chaud. C'est le moment où l'ombre se rassemble au pied des platanes. L'heure où, avant, les habitués se dirigeaient vers la terrasse du bar, pour le premier pastis. Le pastis, il est passé aux oubliettes. Comme le reste. Et c'est l'instant qu'a choisi Zoupi pour ramener ses quatre chèvres.

On s'est toujours demandé d'où il les sortait. Il les laisse

divaguer. Les gens se plaignent, pas trop fort, ils croient qu'il a le mauvais œil. Parfois, elles fourragent dans le cimetière. M. le curé proteste, il ne trouve pas ça catholique.

Une des bestioles est venue brouter les bottes de l'officier. Les soldats ont ri. Le maire a dit que, s'ils les voulaient, qu'ils ne se gênent surtout pas, on leur ferait un prix. Zoupi n'a pas demandé son reste.

Je trouvais qu'il poussait un peu, notre maire. L'officier a posé un doigt sur sa poitrine :

— Vous êtes responsable. Vous comprenez ?

Il a haussé les épaules.

— Je ne suis pas le Bon Dieu.

Qu'est-ce qu'ils allaient faire ? Fouiller les maisons ? L'autre a regardé sa liste, lancé un ordre. Les soldats se sont rassemblés en courant. Il leur a expliqué je ne sais quoi, quelques-uns sont retournés dans le village. Au bout d'un moment, j'ai entendu des cris, des protestations, des bêlements. Ils avaient raflé les moutons trouvés dans les bergeries des réfractaires, je suppose. Encore un troc... Ils les ont attrapés, balancés comme des sacs de patates, à l'arrière d'un camion.

Le maire protestait. L'officier a dit :

— Encore un peu de patience, vous vous ferez payer par messieurs les Anglais.

Je m'attendais à ce qu'ils partent. Pas du tout. Un groupe s'est installé sur la place, d'autres se sont éloignés par les ruelles. Anne est venue me rendre compte, au bout d'un moment. De la rue Jules-Navion (mort en 14), qui domine toute notre vallée, ils examinaient le paysage, à la jumelle. En même temps, ils regardaient sur une carte.

— Ils cherchent quoi, Mémé ?

— De l'herbe pour leurs moutons.

D'autres se sont lavés à la fontaine, torse nu. Des jeunes... Ils plaisantaient, s'éclaboussaient, comme tous les gosses. Qui sait ce qu'ils ont déjà traversé... Bientôt, ce sera les dernières batailles. La mort au bout...

Ils ne se pressaient pas. L'officier s'était attablé à la terrasse, jambes étendues. Qu'est-ce qu'il attend ? Que le temps passe. Il n'est pas si mal ici. Mieux qu'en face, sur leur front de l'Est... J'entendais les moutons protester.

D'autres camions sont arrivés, un chargé de soldats, trois vides. L'officier est allé discuter avec ses collègues. Je me suis dit, cette fois nous sommes bons, ils nous embarquent. Nous allons faire du tourisme. Moi qui n'ai jamais dépassé Marseille... Tu crois qu'ils vont t'offrir Venise ? Venise et de la fleur d'oranger en branches, espère.

Et puis non. Quelques ordres ont déchiré l'air. Ils ont vraiment une voix spéciale, ces pingouins. Les soldats ont rembarqué. Adieu, moutons. Deux minutes après, plus personne. J'avais toujours mon tricot, j'alignais des mailles sans m'en rendre compte. Ça ou un chapelet... Je suis allée rejoindre le maire. Je l'ai trouvé pâli.

Quand il m'a vue, il s'est essuyé le front, du revers de la main. Il a soupiré. Il a dit :

— Mémé, je prendrais bien un coup de remontant. Pas vous ?

Nous nous sommes installés à la terrasse. Amédée, le patron, est venu aux nouvelles. Il était resté planqué derrière son rideau de perles de buis. C'est un ours, il déteste son monde, il n'aime pas servir. Finalement, il ne doit pas détester tant que ça, sinon, pourquoi s'encombrer d'un bar ?

Le maire a demandé :

— Dis, l'artiste, tu n'aurais pas quelque chose de raide ?

— C'est « sans alcool », aujourd'hui.

— Il te faut un arrêté municipal pour te prouver le contraire ?

— J'ai bien un restant de gnôle, mais vous le prenez sur vous.

— T'inquiète... Apporte la bouteille.

Un vrai décapant. Nous avons trinqué. Amédée n'a pas voulu s'asseoir. Avec son tablier blanc, sa serviette et son plateau, il semblait plus vrai que nature. J'ai dit :

— Alors ? Tu attends le départ ?

— Quel ?

— Celui de la course des garçons de café. Enfin...

Il a regagné son antre en maugréant. Mon maire a sifflé son verre d'un coup. Il s'est resservi. Il pianotait sur la table, de la main gauche. Il a fini par dire :

— Je ne sais pas quoi faire, Mémé.

— Comment ça ?